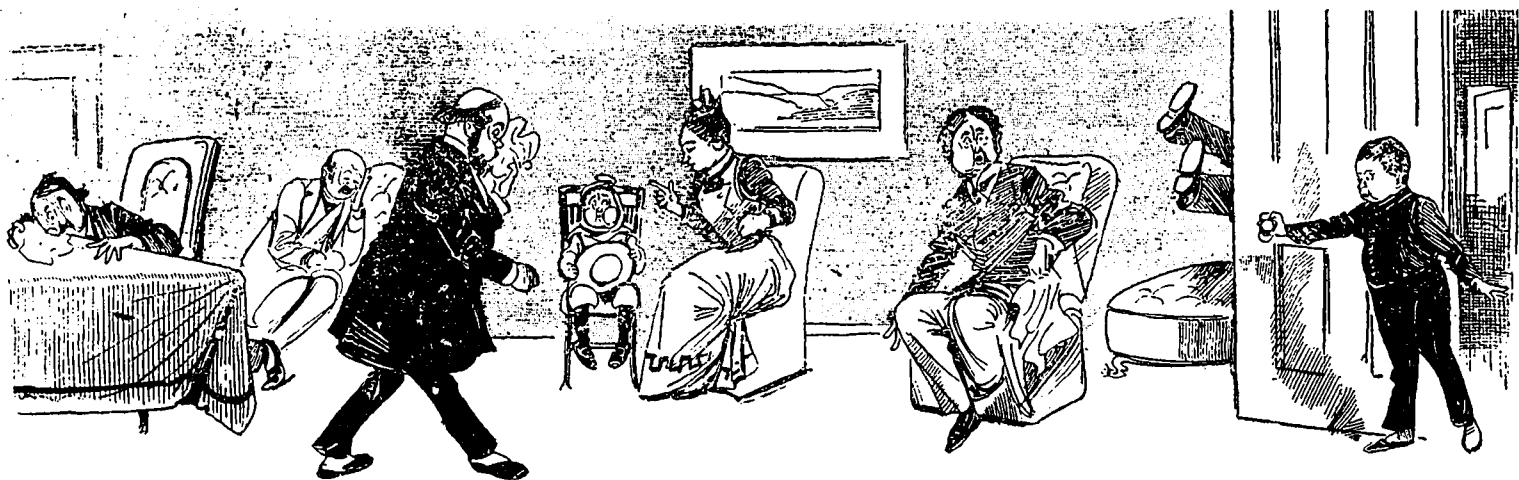


## VUE D'UN SALON DE DENTISTE



—LE SUIVANT, S'IL VOUS PLAIT.

## LA SOIF

Pendant cette petite expédition, il se produisit, entre Flaubert et moi, un incident—le seul de tout notre voyage—qui fut pénible : nous restâmes quarante-huit heures sans nous parler.

Ce fut à la fois sinistre et comique, car Flaubert, en cette circonstance, obéit à une de ces impulsions irrésistibles, qui, parfois, le dominaient. Du reste, dans le désert, on est susceptible ; j'en fournirai la preuve. Nous étions partis de Oûsêir avec trois outres d'eau, — d'eau excusable, — qui devaient subvenir à nos besoins pendant la route ; les trois outres étaient imprudemment chargées du même côté sur le même chameau ; de l'autre côté, une partie de notre bagage faisait contrepoids.

Le désert est habité par une quantité prodigieuse de rats qui se nourrissent d'animaux morts, et qui sont troglodytes. Ils creusent des galeries souterraines où il se réfugient. Ce chameau qui portait notre provision d'eau mit le pied sur une de ces galeries, la croûte de terre s'effondra sous son poids ; le malheureux animal se brisa la jambe, tomba, et, en tombant, écrasa les trois outres. Ceci se passait le soir de notre départ ; nous avions trois jours de route à faire avant d'arriver au Nil, et deux jours et demi avant de toucher Bir-Amber, le seul puits potable que nous puissions rencontrer.

Nous avions reconnu, en venant, que Bir-el-Hammamat (le puits des Pigeons) était tari, et que Bir-ès-Led (le puits de l'Obstacle) était obstrué par un éboulement de rochers. C'était le jeudi 23 mai, vers huit heures du soir ; en admettant qu'aucun accident ne nous arrivât, nous ne pouvions être à Bir-Amber que le dimanche 26, dans la journée ; donc un minimum de soixante-dix heures sans boire.—Bath ! nous rencontrerons une caravane, et nous lui achèterons de l'eau.— Nous croisons trois caravanes et ne pûmes obtenir une gargoulette pour quelque prix que ce fût. La journée du vendredi ne fut pas trop dure ; j'avais brisé une pierre à fusil, j'en avais distribué les fragments à Flaubert et à nos hommes. Placé sous la langue, ça entretient le jeu des glandes salivaires et ça neutralise un peu la soif. La nuit fut chaude et lourde ; le vent du sud soufflait, ce vent maudit que les Arabes d'Egypte appellent *khamzin* (cinquante, Pentecôte), parce qu'il règne régulièrement pendant cinquante jours après la Pâque des Coptes, et dont le vrai nom est *simoun* (les poissons). A quatre heures du matin, le samedi, nous étions debout, énervés et mal reposés. En riant, je dis à Flaubert :

—Au matin de son exécution, Damiens disait : « la journée sera rude ! »

Nous montâmes sur nos dromadaires. Pour me protéger contre la chaleur, qui était formidable, je m'étais enveloppé le visage d'une épaisse confich (mouchoir en grosse cotonnade rouge rayée de soie jaune), j'avais la bouche sèche, les lèvres farineuses ; la vermine de mon dromadaire m'avait envahi et me dévorait. Dans notre petite caravane, nul ne parlait, ni Flaubert, ni moi, ni notre drogman, ni nos chameliers, qui balottaient sur leurs chameaux.

Tout à coup, vers huit heures du matin, pendant que nous passions dans un défilé, — une fournaise, — formée par deux rochers en granit rose, couverts d'inscriptions. Flaubert me dit :

—Te rappelles-tu les glaces au citron que l'on mange chez Tortoni ?

Je fis un signe de tête affirmatif. Il reprit :

—La glace au citron est chose supérieure ; avoue que tu ne serais pas fâché d'avaler une glace au citron.

Assez durement, je répondis : « Oui. » Au bout de cinq minutes :

—Ah ! les glaces au citron ! Tout autour du verre, il y a une buée blanche...

—Je dis :

—Si nous changions de conversation ?

Il riposta :

—Ça vaudrait mieux ; mais la glace au citron est digne d'être célébrée : on remplit la cuiller, ça fait comme un petit dôme ; on l'écrase doucement entre la langue et le palais : ça fond lentement, fraîchement, délicieusement ; ça descend dans l'œsophage, qui n'en est pas fâché, et ça tombe dans l'estomac, qui crève de rire, tant il est content. Entre nous, ça manque de glace au citron, dans le désert de Oûsêir !

Je connaissais Gustave ; je savais que rien ne le pouvait arrêter lorsqu'il était la proie d'une de

ces obsessions morbides, et je ne répondis plus, dans l'espoir que mon silence le ferait taire. De plus belle, il recommença, et, voyant que je ne disais rien, il se mit à crier :

—Glace au citron !

Je n'y tins plus ; une pensée terrible me secoua. Je me dis : « Je vais le tuer ! » Je poussai mon dromadaire jusqu'à le toucher ; je lui pris le bras :

—Où veux-tu te tenir, en arrière ou en avant ?

J'arrêtai mon dromadaire, et quand notre petite troupe fut à deux cents pas en avant de moi, je repris ma marche. Le soir, je laissais Flaubert au milieu de nos hommes, et j'allais préparer mon lit de sable à plus de deux cents mètres du campement. A trois heures du matin, le dimanche, nous partions, toujours aussi éloignés l'un de l'autre, et sans avoir échangé un mot.

Vers trois heures, les dromadaires allongèrent le pas et donnèrent des signes d'agitation ; l'eau n'était pas loin. A trois heures et demie, nous étions à Bir-Amber et nous avions bu. Flaubert me prit dans ses bras et me dit :

—Je te remercie de ne m'avoir pas cassé la tête d'un coup de fusil ; à ta place, je n'aurais pas résisté.

Le lendemain matin, nous avions retrouvé mieux que les glaces au citron de Tortoni, nous avions retrouvé l'eau du Nil, qui vaut les vins les plus exquis, surtout lorsque l'on sort d'un désert où l'on se crève ses outres.

MAXIME DU CAMP.

## LE DON DE SECONDE VUE



Maître Empêche, à un client.—Vous allez trouver deux cochers, justement à gauche d'ici. Prenez la première voiture, parce que le cheval de l'autre est mort hier.

## CURIOSITÉ DU LANGAGE

Nous avons dans la langue française, —dit Voltaire—un certain nombre de mots composés dont le simple n'existe plus, ou qui dérivé des langues antérieures n'a jamais passé dans la nôtre.

Ce sont comme des enfants qui ont perdu leurs pères. Nous avons les composés *architecte*, *architrave*, *soubassement*, et nous n'avons ni *tecle*, ni *trave*, ni *bassement*. Nous disons *ineffable*, *intrépide*, *inépuisable*, et nous ne disons pas *effable*, *trépide*, *puisable* ; nous avons *impotent* et non *potent*. Il y a des *impudents*, des *insolents*, et point de *puissants* ni de *solents*. Nous avons des *nonchalants* (paresseux) et n'avons point d'autres *chalands* que ceux qui achètent.

## HISTOIRE DU COSTUME

Il périt plus de 400,000 hommes aux croisades, —dit Saint-Foix,—mais nous en rapportâmes des modes, entre autres celle de se vêtir de longs habits. Dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, on portait une soutane qui descendait jusqu'aux pieds. Il n'y a d'ailleurs pas plus de deux cents ans que la soutane a été réservée aux seuls ecclésiastiques. Avant cette époque, tous les gens dits de robe, les professeurs et les médecins étaient en soutane, même chez eux. Les nobles imaginèrent qu'en faisant faire une longue queue à la soutane, ils auraient le prétexte d'avoir un homme pour la porter et que l'avilissement de cet homme donnerait un relief et un air de distinction au maître.